

L'HOMME QUI FUIT

Par Paul Bétous Catuhe

PROLOGUE

La porte de la maison 71 n'a pas le temps de se refermer. Contact. Acte 0. Le sourire du jeune homme s'éteint devant l'attitude de la jeune femme.

La vaisselle fuse au rythme des paroles, vite, trop vite:

Une cuillère à café; Enculé!

Une cuillère à soupe; Choucroute!

Une cuillère en bois; Face de rat!

Suit une série de frizzbee:

Des soucoupes; Gros plein d' soupe!

Des assiettes plates; Patates!

Des assiettes à dessert, Pervers!

Des assiettes creuses, Morveuses!

Au milieu de cette tornade, lui ne bouge pas, qu'il ne le veuille pas, qu'il ne le puisse pas, lui reste de marbre face aux faïences. Il est sourd les doigts enfoncés dans son cerveau douloureux: Chêne, roc, roseau?

Elle, frénétique; elle, humiliée par ce qu'il a fait. Elle humiliée car il devrait bouger, ou crier à son tour. Mais bon sang qu'il réagisse, qu'il ne la laisse pas se noyer dans sa furie et ses verres. Qu'il est laid. Qu'il est laid avec son regard hautain, son immobilité provocatrice et ses cheveux mal séchés. Il faut le bousculer.

Comment faire?

Il faut arrêter ce moulin à paroles et couverts qui le glace plus sûrement que le meilleur des films d'horreurs. Cerveau en alerte rouge, elle représente un danger. Une folle. Un ustensile va atteindre son but s'il ne peut pas fuir. Louis, collé au mur, ressemble à la proie qui sent que son heure a sonné, le souffle froid de la mort vient l'emporter.

La ronde des couverts s'accélère, voici venue le temps des pointes:

Fourchettes à huître; Pine d'H.....!

Et à cinq branches; Comanche!

Les couteaux de cuisine; P'tite pine!
Couteaux pour la viande; Scolopendre!
Couteaux pour le poisson; Sale con!
Couteaux pour le fromage; Nécrophage!
Couteau à beurre; Sabordeur!

Le lanceur, précis, ne rate jamais son but, c'est la chance de l'assistant. Il en va de la qualité du spectacle. Le public doit avoir peur, retenir son souffle, craindre l'erreur... Mais enfin, il y a des enfants, des femmes, des sensibles, des vieillards et des cardiaques. Une forme d'appréhension peut se palper dans l'air, pour que le spectacle réussisse, cependant, soyons sérieux, tout cela est factice. Le cirque doit rester une comédie, mélancolique parfois, mais jamais dramatique! Seulement voilà, ce cirque là est bien réel. La cuisine n'est pas un chapiteau, la lanceuse ne porte pas de plumes colorées mais le coeur noir et troublé de la colère amoureuse. La cible est le corps et non le cercle qui l'entoure. Il s'est recroquevillé.

Le tourniquet des contenants contendant prend le relais:
Tasses; Rapace!
Bols; Couille molle!
Verres à pieds, Enfoiré!
Verres à eau, Salaud!
Même les flûtes, Fils de pute!

L'aveuglement est persistant mais les gestes se font plus lents, les mots plus bas:
La cafetière et la théière n'atteignent pas la moitié du trajet; traîne misère et vieille sorcière sortent dans un souffle éraillé
Coquetier, spatule et plat rond se jettent en tremblotant; un sanglot emporte les tu fais chier avec la tête de mule et le pochtron.
La louche tombe des mains; elle n'a plus de cartouche.

Elle s'écroule. Il se lève et, par la porte, fuit.

EN ROUTE VERS MIRANDA

La portière se referme dans un clac adéquat. Contact. Acte 1. Et non, il ne pleut pas, les oiseaux printaniers ont entamé leur court.

Clignotant. Le volant brûle les mains de Louis qui s'engage toutefois dans la rue de Dante, témoin impuissant de la folie d'Ève, gardien de ses pleurs et de son désespoir. Elle aurait préféré qu'il ne bouge pas. Clignotant. Louis ne se rend pas compte qu'il entre dans la rue des opiacés, l'esprit vide. Une légère effluve de vanille se dirige subrepticement vers ses organes olfactifs: le visage souriant de celle qui l'a perdu apparaît devant lui. Elle lui murmure des paroles inaudibles de reproches feints et amicaux. Clignotant. La Bastille voit naître de nouvelles silhouettes muettes et dansantes. Des corps qu'il a connu charnellement ou non - je ne me souviens plus lesquels il rencontra, lesquels il rêva, lesquels il aima. Clignotant. Des pensées bronzent sur le chemin du Soleil tandis que d'autres petit à petit refont surface. Les femmes voluptueuses forment brouillard avant de s'évanouir. Un chat blanc vaguement traverse et l'oblige à freiner... le cours de ses pensées. Clignotant. Un souvenir se forme aux confins de la ville. Les maisons grisonnantes ou grisâtres cèdent leurs places aux peupliers dès la limite des cinquante passée. Sous une légère brise les arbres jouent aux hypnotiseurs: ils cachent par intermittence la luminosité crue de midi, heure légale. Les images se font plus claires, s'ordonnent, se déroulent dans l'espace et le temps. Il revient d'une tournée avec des camarades qui l'ont laissé titubant devant chez lui. La tête tourne. Assis sur les marches du perron il tremble de peur et de froid, persuadé qu'elle se trouve là, dans le lit près de lui, les yeux grands ouverts, prête à rugir. Au bout de quelques minutes, une heure peut-être, malgré le tragique de la situation et son trouble, il se lève; ou peut-être qu'il se lève pour échapper à cette incertitude de plus en plus inconfortable. Il gravit les marches lentement, prenant soin de ne pas faire grincer le bois fatigué. Pour ne pas la réveiller, au cas où... si par chance il se trompe et qu'elle dorme. La poignée tourne avec une douceur extrême dans sa main, silencieuse et amie.

*La porte étouffe du mieux possible son homme sur la charnière. Contact. Acte -1.
La chambre s'illumine sans crier gare.*

Le sang de Louis ne fait qu'un tour avant de se figer. Le pressentiment se fait prédiction: elle est là, sur le lit, à l'attendre, et d'ici peu elle criera. Ses tremblements sur le perron n'étaient pas les fruits d'un ivrogne paranoïaque mais les augures d'un ivrogne, d'un fou ou d'un enfant. Son oreiller, le même dont il ne peut se passer pour dormir, engage les hostilités, suivit par des cris à faire se dresser les cheveux sur la tête. Ève s'arrachait les siens en invoquant toutes les insultes qui existent, et bien d'autres encore. Dans un premier temps il veut fuir, cependant il change d'avis, envoûté lui aussi. Il se jette sur le lit, les draps volent. Il la frappe de l'oreiller qu'il tient dans la main droite tandis qu'il tente de la maîtriser avec la gauche. Elle cherche à le griffer et y parvient, elle cherche à le mordre. Ils ressemblent à deux enfants, un frère et une soeur peut-être, dont les chamailleries seraient allées trop loin. Des gamins dont les parents n'ont pas saisi la gravité de la situation; peut-être pensent-ils qu'ils jouent encore, peut-être sont-ils absents? Une éternité plus tard elle le propulse au bas du lit. Les deux amants sont en sueurs, épuisés, ils puent. Elle s'endort au cours de ses essoufflements. Louis va fumer une cigarette, de celles qui servent à se détendre sans succès. Une histoire d'amour vient de prendre fin.

La luminosité vagabonde n'avait cessé son oeuvre hypnotique tout au long de la départementale qui le menait jusqu'à Miranda. Louis se souvient maintenant de ce qui s'est réellement passé. Les minutes de panique, une heure peut-être, se terminent. La main sur la poignée, une longue expiration le rassure sur son calme apparent. Il inspire, il se sent prêt à affronter celle qu'il appelle sa femme bien qu'elle ne le sera peut-être jamais, qu'importe. Ses chaussures ne l'accompagnent pas, elles veillent au bas de l'escalier, prêtent à l'emporter loin d'ici si nécessaire. Il ouvre finalement puis laisse la porte entr'ouverte pour éviter les bruits inutiles. Pas de réaction dans le lit adjacent. Il se déshabille sans se préoccuper de l'avenir de ses vêtements, il s'appuie au mur pour ne pas risquer une chute fatale en ôtant son pantalon et ses chaussettes. Toujours pas de réaction. Il se couche - enfin! – et pense au mal de crâne qu'il aura demain matin et à sa stupidité alcoolisée. Ève dort paisiblement sur le flanc gauche, radieuse. Il semble qu'elle lui sourit.

Le stroboscope a pris fin quand la voiture est entrée dans la ville, la ville de Miranda, la lumière de la ville.

Une ville qui laisse ses enfants et ceux des autres s'emmerder mutuellement. Les artères et les veines sinueuses qui circulent en son sein perdent par instants leur volonté maternelle malgré les lampadaires sensés les protéger.

Une ville qui a trop de fils et de filles différents pour bien les discerner, qui les efface petit à petit les uns aux autres. Suivant l'exemple de la mère nourricière, ils ne se reconnaissent plus et luttent pour téter.

Une ville pour qui l'un pour l'autre n'existe plus parce qu'elle ou lui ne sont plus que les autres; quelles différences? L'habit ne fait pas le moine, pourquoi y prêter attention quand la même antipathie se cache sous toutes les robes?

Une ville pour qui les autres n'a pas d'importance, où les fantômes ne se croisent même plus: il n'est pas enchaîné au même boulet que moi: il n'hante pas la même demeure que moi: il n'est pas hanté comme moi.

Une ville qui, quand elle se croise, quand elle s'apparaît par hasard à elle-même, de manière floue et uniforme, se casse les couilles; masochiste! De trop se regarder tous les soirs dans le même miroir l'a rendu myope, elle ne s'aperçoit pas que change ce qu'elle voit, que change ce qu'elle est.

Une ville qui ne s'aime pas!

Une ville comme toutes les villes la ville de Miranda. Miranda, l'oxygène! Les potes toujours changeant de Miranda qui lui donnent la vie, qui lui donnent leurs vies venues de tous les horizons. Elles chantent les fruits gonflés de soleil, si sucrés que leurs abeilles paraissent toutes à des reines; le vent enneigé du grand nord parcourt leurs poésies tandis que la taule et la boue des quartiers nourrissent leurs peintures; leurs batteries et leurs basses cognent comme leur parents; les tatouages identitaires, couleur liberté, se mêlent sans vergogne à ceux de la prison; leurs nourritures sucrées-salées, doux-amers et épicées remplissent les panses qui passent; les tissus orientaux les hébergent quand il faut; une herbe souriante, née dans un placard étudiantin, circule entre leurs crânes rasés, leurs barbes et leurs raies. Une vie comme toutes les vies la vie de Miranda.

Une heure pour se garer, une demi-heure pour se rendre à l'immeuble, dix minutes pour se rendre sous les toits, une minute pour retrouver les clés, il est seize heures trente cinq quand Louis s'affale sur le sofa, un café sucré dans la main gauche, un clope mentholé – c'est tout ce qu'il a trouvé – entre l'index et le pouce de la main droite, Satie dans les oreilles et un sitcom devant les yeux. Miranda ne rentrera de l'école que dans un quart d'heure, voir une demi-heure selon la circulation. Espérons qu'elle reviendra seule et que personne ne toquera à la porte avant son arrivée, que nous puissions exposer les problèmes.

En attendant, Brigitte Bardot, les cheveux dans le vent, dans les yeux, et James Dean pas tout à fait de profil, un chapeau de cow-boy en déséquilibre sur l'arrière de son crâne juvénile, fument une cigarette – une camel à en croire le dromadaire immobile qui leur fait face dans son Égypte immuable. En attendant, Jack Nicholson et son regard en coin, démoniaque, les provoquent avec son cigare cubain que lui a donné, hilare, le Che coiffé de son sempiternel béret étoilé. En attendant, les Marx's Brother tentent sans succès d'accompagner la légère et oppressante mélodie du Satie, troublés par la sensualité pudique de la Monroe. En attendant, John Lenon, perdu derrière ses rondes lunettes, contemple d'un sourire crispé par l'acide les Rolling Stone posant pour la photographe énamourée.

Dans ce monde en noir et blanc, légué par un vieil homme qui passa sa vie au milieu des odeurs ancestrales de fruits de mer finement cuisinés et de térébenthine soigneusement appliquée, Charlot accompagne tristement l'entrée de Miranda.

UNE AMIE DE TOUJOURS

Les affiches de l'ancien bar retournent à leurs places quand entre Miranda, laissant seuls les deux amis. Contact. Acte 2. Miranda embrasse Louis inquiète et souriante.

- Louis, cariño mío, que fais tu là toi?

- Je suis largué.

- Un cognac...

Smack, smack

- ...pour faire couler?

- J'ai un café... froid.

Louis regarde Miranda se diriger vers le coin cuisine. Louis regarde Miranda sans savoir comment: d'un amour... amical? Fraternel? Amoureux? Filiale? Louis regarde Miranda qui s'effondre à ses côtés, qui lui tend un cognac. Dis moi tout, éteint cette connerie. Il ne sait pas par où commencer. Tout était pourtant clair: il parlera, elle l'aiderait. L'emmerder une fois de plus, être secouru. Il décide de demander comment ça va, elle comprend. Elle lui parle des enfants. Des enfants comme les autres et pourtant, nés dans la misère, nés de la misère. Elle lui parle de la joie de vivre, de la douleur de survivre, de l'émiettement de la personnalité... Elle lui parle mais ne sait pas comment le dire... elle manque de concepts... elle ne peut pas l'exprimer. Elle lui parle des bras autour des épaules et des poings dans la gueule, des rires et des morsures... Toujours la même histoire, si différente pour chacun. Elle lui parle du fait d'être une petite souris pour se faufiler, à la sortie de l'école, dans une voiture, dans un utilitaire, dans le porte bagage d'une mobylette ou d'une bicyclette, dans le cartable qui courbe le dos de ceux qui le porte, dans n'importe quel recoin pourvu qu'il la conduise dans la famille de celle, de celui, dont elle a la charge six heures par jour. Díos mío, savoir dans quelle toile d'araignée cet enfant de sept ans est englué malgré lui, englué... Des fils si fins l'entourent que personne ne les voit. Parfois, après une bonne averse, quand l'humidité les révèle, d'aucun s'en approprie la raison. Ils croient discerner leurs origines et leurs réseaux; comme si leur multitude permettait d'absorber toute la toile, toutes les toiles! Alors les uns après les autres, les uns dans les autres, emmitouflés dans nos gros K-way, nous découpons la toile. Nous cherchons dans la

manière qu'a la proie de se débattre quelque chose à quoi nous raccrocher, quelque chose qui nous la rapproche, quelque chose qui nous rassure, peut-être, sur notre propre piège. Pour autant...

... Pour autant que t'arrive-t-il? Elle le regarde longuement, attendant une réponse qui ne veut pas venir, qui ne peut pas sortir. Elle se lève.

La porte de la salle de bain se referme sur Miranda. Contact. Acte +1. La jeune institutrice aux courbes généreuses revient vers le sofa.

Louis lui tend la main. Elle la prend. Il la tire jusqu'à lui. Elle l'embrasse. Les bouches entr'ouvertes se caressent sans se presser. Il la serre un peu plus pour sentir son coeur palpiter sur son cou. Elle lui passe délicatement la main dans les cheveux, très délicatement. Elle commence à masser d'un mouvement circulaire le crâne de l'enfant pour le calmer. Autour d'eux la tempête fait rage, le vent emporte les feuilles naissantes des arbres au dehors. Les mains de l'enfant s'agrippent aux seins de la jeune femme comme à deux bouées de sauvetage, dans un mélange de crainte et de plaisir. Le vent s'amplifie, emporte les tuiles des édifices alentour, s'énerve sur les volets jusqu'à les arracher. Il ne se contente plus des objets extérieurs et s'en prend aux meubles de la demeure; l'enfant s'enfonce plus profondément dans le giron protecteur de la Madone. Un cyclone de tiroirs, de tapis, d'étagères se lève, brise les bibelots et les bitins et les murs en enlevant leurs débris dans sa course effrénée. Le séjour n'a plus la force de résister à l'appel aérien, il disparaît laissant seuls le sofa et ses passagers. L'enfant tremble au milieu des vagues gigantesques. Le sel marin se mêle à celui de ses larmes, il a peur et il crie. Ils vont sombrer songe-t-il, ce n'est qu'une question de minutes, de secondes peut-être. Ses oreilles sifflent transpercées par le vent furieux, affamé, le petit mousse croise ses jambes menues autour des colossales guiboles du capitaine, solides et glissantes comme des mâts de cocagne. Le contact chaud dissipe une partie du froid qui le paralyse, il parvient à lever les yeux au ciel, au dessus de l'élément déchaîné scintillent, placides, les étoiles. Il veut s'abandonner et cherche à se diluer dans le robuste corps qu'il enserme de toutes parts, il craint de le perdre si le grain se disperse. Les embruns qui fouettent leurs visages ne semblent pas atteindre la sérénité de celle qui dirige le radeau depuis tant d'années déjà.

Elle a l'habitude de ces eaux tumultueuses qu'elle traverse sans pâlir. Elle susurre les mots doux qui rassurent et donnent du courage à l'enfant enfiévré. Les doigts caressent la peau juvénile suivant la courbe de desseins qu'elle seule est capable de discerner. L'enfant se calme au cours de ce rituel, le sofa s'immobilise, la pièce se rapièce et retrouve sa forme originale. Le vent se fait bise tandis que les lames marines se retirent sous les lames de bois. L'enfant, serein, se retire du corps-refuge. Les lèvres se séparent et reprennent un souffle régulier. La tempête a pris fin et l'enfant est sauvé.

La jeune institutrice aux courbes généreuses revient de la salle de bain vers le sofa et s'affale à nouveau, elle ne dit rien et bois une gorgée de cognac dans l'attente d'une réponse de son ami, voici venu le tour de la raison de sa visite. Il lui parle de la jeune fille qui sent la vanille. Une jeune fille comme les autres et pourtant, il éprouva le désir de la sentir près de lui, il éprouva du désir en la sentant près de lui. Il lui parle de la joie de vivre avec Ève, de la douleur de la sentir à ses côtés, de la schizophrénie qu'elle provoque en lui... Il lui parle sans savoir s'exprimer... il manque de mots... il ne sait pas définir ce qu'il éprouve. Il lui parle des caresses et des gifles, des baisers et des insultes... Toujours la même histoire, pour des causes différentes. Il lui parle de son envie d'être un chat pour pouvoir se faufiler de toits en toits, de gouttières en gouttières, de jardins en jardins, de chatières en chatières, dans n'importe qu'elle recoin pourvu qu'il le conduise vers une autre personne que celle qu'il côtoie vingt quatre heures sur vingt quatre. Par tous les diables, sortir de ce labyrinthe sans fin qu'est le quotidien, mais qu'il n'ose pas quitter par manque de volonté, quitter... des couloirs si clairs que tout le monde les connaît. Souvent, lors d'une longue éclaircie, quand cupidon leur sourit, chacun croit connaître la raison de leur passion. Ils savent l'origine et le chemin parcouru depuis comme s'il suivait le fil Ève et elle le fil de Louis tout au long du chemin, tout au long des chemins! Alors l'un après l'autre, l'un dans l'autre, à l'abri derrière nos lunettes noires, nous aplatissons le labyrinthe. Nous trouvons dans ma manière de me prélasser tout ce à quoi nous pouvons nous raccrocher, tout ce qui rapproche, tout ce qui nous rassure, peut-être, sur notre fausse liberté. Pour autant...

... Pour autant on frappe à la porte, des voix enjouées la traverse, coupant court au monologue.

LES AMIS DE MIRANDA

La porte retrouve sa position initiale dans un éclat de rire et de rhum. Contact. Acte 3. Demain c'est jour de grève.

L'allégresse entre dans l'appartement et allège l'atmosphère auparavant plombée par le doute et la peine. Miranda, assaillie par des embrassades buccales et corporelles, s'illumine et Louis, qui ne connaît ni la fille ni les deux garçons, se détend au contact des poignées de mains cordiales et des bises véritables – rien n'est plus exaspérant que les bises furtives et incomplètes que se donnent parfois les hommes et les femmes du même âge dans un simulacre de proximité. Le salon se réchauffe dans l'âtre de l'espoir d'une amitié nouvelle qui vient remplacer les cendres de la déception amoureuse. L'insouciance qui émane de cette arrivée d'inconnus conjure la gravité qu'amena Louis chez son amie, pour le plus grand soulagement de tous les deux: la vie suit son cours sans l'ombre de la honte. Louis ne peut détacher son regard de la cascade brune qui cache deux minuscules oreilles. De l'une d'elle chute une rivière argentée, les étoiles, l'autre supporte un lac doré, le soleil. Quelques mèches s'échappent et plongent dans deux profondes lagunes aux reflets turquoise qui tentent heureusement sans succès de se rejoindre. Un charme étrange se dégage de l'inconnue, exalté par les voiles à la mode qui reflètent sa vocation – elle conte et lit l'avenir dans les astres et le tarot – sans parvenir à occulter ses deux monts de jouvences.

L'activité entre dans l'appart', l'on se dit bonjour dans une effusion de bouches et de bras. Barbe Rousse navigue vers la cuisine à la recherche de verres pour y déposer son trésor cubain. Minus, Raton pour les intimes, à cause de ses yeux rouges en permanence et de la lividité de son visage, s'attelle à sa tâche d'herboriste, assis en tailleur sur le parquet. La Tchèque, à cause des consonances de son prénom et non de son origine, dit Esmeralda, à cause de ses arts, dit Chiquita, à cause de Miranda, s'assoit sur le sofa à côté de Louis. Miranda rapproche les poufs éparpillés dans le salon. Tout le monde parle en même temps de la manif de demain, de la nouvelle herbe qu'on m'a ramené du Liban, de mettre un peu de Sun Râ parce que le silence ça m'angoisse, et des malheurs de Sophie qu'il faudrait appeler pour lui changer les idées mais qui est-ce qui a du forfait parce que moi j'ai plus de batterie comme d'hab. Une bonne demi bouteille passe avant que n'arrive Jackson, à cause

de sa tignasse et non de ses talents de musicien, avec un pack de bière, son derbouka, son groupe et leurs instruments. On va chercher plus de verres, on roule plus de pèts, on se serre sur le sofa, on ramène plus de coussins. Tout le monde parle à la fois de ces cons de militants, de Miles qu'on n'entend pas à cause des percus, des tunes qu'on peut se faire à Lausanne au chapeau ouais mais c'est la Suisse ouais mais y'a d' la super bonne herbe, et de Sophie qui répond pas cette conne. Le pack se termine quand arrive Sophie, toute contente, avec une bouteille de rouge, deux bouteilles de champagne et ses trois cousines, elles viennent de super bien manger chez le pakistanais trop pas cher en bas de chez elle. Tout le monde parle ensemble de la galerie qui vient d'appeler Sophie, des types plein de frics qui s'y rendent, de la nécessité d'un buffet abondant et qu'elle est trop contente, de qui se dévoue pour aller chercher d' la picole chez l'arabe du coin parce que moi j'ai la flemme et qui danse avec moi? Ainsi passe les verres et les potes, entourés de rires et de chants avant que Louis et Esmeralda dit oeil de lynx, à cause de son strabisme et non de son don, dit La Cigale, à cause de son rythme de vie, ne s'isolent dans la cuisine.

Elle ouvre les arcanes du passé d'un Louis dubitatif quand à la réalité de la voyance. Contact. Acte -2. Le jeune Louis respire une nouvelle fois sur les lieux de son premier amour.

L'ambiance... il y a un grands espaces rempli par des être identiques...ou presque. Au centre s'élève un contrepoint, quelque chose de contraire à ce qui s'élève alentour... la vie autour de la mort peut-être. Il y a un grand nombre de personnes aussi... une maison avec un grand jardin. Le centre s'oppose à la périphérie, c'est une maison délabrée dans un parc laissé à l'abandon, la végétation y est luxuriante, folle, ou quelque chose comme ça. Il y a beaucoup de monde et d'excitation. Une excitation positive troublée par de l'énergie négative. Quelque chose a pris fin mais ce n'est pas fini. Il y a beaucoup de monde réuni pour la même chose. Quelque chose comme un examen dont on ne connaît pas le résultat. Le plaisir d'avoir fini les épreuves mais la crainte d'avoir échoué... ou alors un diagnostic favorable mais l'attente du résultat définitif. Vous êtes réunis pour quelque chose d'important, de vital pour vous, à ce moment là.

Le jeune Louis se retrouve dans un château en ruine, entouré d'une forêt laissée à

elle-même, pour une soirée organisée en l'honneur des futurs bacheliers et de tous ceux pour qui le secondaire a peut-être pris fin.

Tu est excité et craintif toi aussi, tu est à l'image de ce qui t'entoure, légèrement décalé vers le négatif, peut-être plus perturbé que ceux qui t'entourent. En dedans et en dehors à la fois, peut-être que tu ne te sens pas à ton aise... à cause du résultat ou à cause du lieu, de l'ambiance?

Le jeune Louis ne se sent pas très bien, il n'aime pas les fêtes démesurées, ses amis dansent ou boivent ou parlent à des jeunes filles qu'il ne connaît pas. Il va de salle en salle puis retourne sur ses pas, boit quelque verre pour se détendre, parle vaguement à des gens qu'il connaît de près ou de loin, et ainsi de suite.

Il y a quelque chose qui change. Il y a la solitude et toujours l'excitation... l'excitation mêlée à la peur... pourquoi? Il y a un rapprochement avec le monde, tu parais à la fois plus solitaire et plus ouvert à ce qui t'entoure qu'auparavant... tu cherches quelque chose? Tu t'es éloigné des autres et tu visites la vieille demeure, les endroits où les autres ne vont pas?

Le jeune Louis déambule dans les salles vides à la recherche d'esprits et de fantômes.

Il y a quelqu'un, une rencontre.

Le jeune Louis entend des rires venir du fond du couloir, des rires clairs, des rires féminins.

Il y a une rencontre qui change tout. Une rencontre qui va bouleverser ta vie. Il y a la réalisation d'un projet... c'est une rencontre que tu attendais, que tu espérais. Il y a d'autres rencontres tout autour, avant et après, des rencontres mineures qui ne bouleversent rien; c'est une rencontre centrale dans ta vie. Ta vie tourne autour de cette rencontre. Il y a des femmes. Il y a de nombreuses rencontres et des femmes... il y a de nombreuses femmes? Ton passé proche, 10 ans, 15 peut-être, tourne autour de ce jour là et de cette femme ci... j'imagine que c'est une femme que tu as rencontrée au cours de cette fête.

Le jeune Louis voit la femme de sa vie, la jeune Ève qui rit avec deux ou trois amies. Elle s'en va et revient, seule, un verre dans chaque main et dit: c'est angoissant, non?

Avant tu étais dans l'attente et dans le mouvement. Il y a un guide... un ami, un parent? Il y a un guide au centre du mouvement. Il y a toi au centre du mouvement, toi qui attend... tu cherches quelque chose. Ce n'est pas un guide physique, c'est une idée, une certitude. Tu cherchais quelque chose et tu savais ce que tu cherchais... puis il y a la rencontre. Tu cherchais quelqu'un, pourquoi?

Il y a un manque, mais tu as ton guide, tu sais comment le combler. Tu cherches ta moitié; tu crois à la séparation originelle de l'être en deux entités qui se cherchent pour s'aimer? Il y a du mouvement et de l'immobilité, tu tournais en rond peut-être, et pourtant il y a le guide qui te fais avancer... tu ne cherchais pas la bonne personne? Tu ne faisais pas ce qu'il fallait? Il y a de l'agitation, il y a de la nervosité, il y a de l'anxiété, il y a un manque et enfin il y a la rencontre et l'union.

Le jeune Louis voit la femme de sa vie, tant espérée, et oublie toutes celles qui passèrent sans s'arrêter. C'est angoissant, non? Non, c'est rassurant.

Il y a la rencontre et il y a l'union, c'est un changement radical. Il n'y a plus de manque, il n'y a plus de mouvement, il n'y a plus de guide. Il y a don à l'intérieur de toi et tout autour de toi, il y a aussi l'inactivité... les deux se complètent ou s'opposent? Il n'y a plus de manque mais il n'y a pas de plénitude non plus. Ça ressemble à une rencontre qui change tout mais qui n'apporte rien et qui ne brise rien non plus, au contraire elle a comblée l'attente. Il n'y a pas de nouveau guide et il y a l'immobilité... la pérennité?

Le jeune Louis vieillit au côté de sa belle.

Il y a l'éternité et il y a le don et le travail... le travail pour l'éternité. Il y a aussi l'illusion, et au centre de tout ça, il y a la féminité. Tu crois faire des efforts, tu crois être avec la femme de ta vie, tu crois donner tout ce que tu as pour la garder. L'illusion de l'effort, du don? Parce qu'enfin il y a la mort, l'échec.

Le jeune Louis vieillit aux côtés de la femme de sa vie. Cet amour qu'il croyait éternel s'est transformé en casse tête depuis... depuis quand, depuis quoi?

Il y a la mort, un changement radical mais qui n'est pas central. A nouveau il y a du mouvement mais il n'y a plus de guide, au contraire il y a de la confusion. Tu ne crois plus en l'amour exclusif, en la femme unique? Ce serait ça le changement radical issu de la rencontre? Ou au contraire est-ce réellement la femme de ta vie? Voyons voir, ensuite, au

milieu du mouvement et de la confusion, il y a...

Louis ne veut pas en savoir plus, il ne croit pas à la voyance mais c'est angoissant, non? Ils retournent dans les rires et les chants, au milieu de la franche camaraderie qui fait oublier les histoires d'amour... en général.

EN ROUTE VERS ESPÉRANCE

La chaleur solaire réveille Louis agréablement. Contact. Acte 4. Il est encore tôt, les ouvrières sont déjà au boulot, l'agitation alentour vient des soldats qui se précipitent vers la fourmilière.

A ses côtés Miranda dort encore, il se lève et traverse le salon pour se réveiller dans la salle d'eau. La tête lui tourne et les odeurs mêlées d'alcool, de tabac froid et de sueurs de ceux qui dorment encore aux quatre coins de la pièce lui retourne l'estomac. Son visage dans le miroir lui conseille d'aller prendre l'air et un croissant, si ce n'est deux et un grand café.

L'immeuble le rejette dans un grincement de dents. Une idée saugrenue traverse l'esprit fatigué de Louis, il la chasse d'un sourire amer. Il voit parfaitement le mélange de douceur, d'ironie et de tristesse qui accompagnerait le refus de Miranda à ce qu'il reste avec elle. Quelques marches plus haut une autre idée tout aussi saugrenue lui traverse la tête, à croire que l'effet de l'alcool ne s'est pas totalement dissipé, ou bien est-ce le soleil qui lui chauffe les neurones? Passer une annonce par Internet! Et pourquoi pas une agence matrimoniale tant qu'on y est?! Et pourtant, pourquoi pas en effet... le réseau de réseaux comme solution pour son système nerveux. L'idée voltige quelque temps, fait des pirouettes, rebondit de part en part et s'accroche fermement au trapèze d'où elle se balance tranquillement sous les applaudissement du public ébahi. Il existe quelque part sur cette terre la femme idéale. Plusieurs femmes idéales dans ce pays même, une au moins dans cette ville, une dans chaque ville – il l'a vu dans un western dans lequel un russe et un espagnol se lient d'amitié pour une histoire de chaussure sur les routes de Bretagne. Le soleil l'aveugle agréablement, la côte sans fin n'arrive pas à l'essouffler, toutes les maisons illuminées par des couleurs variées, hautes d'à peine trois étages, accompagnent ses pas. Ce n'est pas un songe mais une promenade agréable qui l'amène jusqu'au sommet. Pas besoin d'aller chercher très loin, les connexions existent dans tous les quartiers de la ville portuaire où s'achève sa quête. Il errait au hasard de rencontres infructueuses – même Ève - et comptait sur la chance, la fuite ne serait donc pas une fatalité?

2EME PARTIE

EN ROUTE VERS ESPÉRANCE (suite)

Fin de l'effort, il n'est pas possible d'aller plus haut, demi-tour. Pas de café ni de croissant, le sommet du *cerro* est dépourvu d'auberge. La faim le tenaille tandis qu'il reprend le chemin de la mer. Ce versant est encore dépourvu de chaleur – il faut attendre un peu que le soleil le touche et mettre son gilet. Dans la petite ruelle, plongée dans la pénombre, des collégiens, reconnaissables à leurs uniformes, remontent la difficile pente, les yeux et les épaules fatigués, le long des bicoques lézardées par le temps. Des fils électriques pendent sans aller nul part. Quelle idée saugrenue et ridicule et triste, jouer sa vie sur une table virtuelle. Croire en la parole - aux paroles! - d'un identifiant. Miser sa vie, ou du moins une partie, sans voir les visages des autres joueurs. Des paires de lunettes, des chapeaux et des costumes spécialement choisis pour l'occasion. Prêt à bluffer. Dans un premier temps les joueurs se jaugent s'auscultent, se camouflent... pour voir. Chacune révèle son jeu petit à petit au gré de ce qu'il a cru percevoir chez l'adversaire. On augmente le pot, on se couche, on promet une victoire de plus en plus écrasante. L'on tourne la dernière carte, la rivière se dévoile. Le pot aux sentiments bat record sur record. L'on place ses dernières fiches, sûr de vaincre, de conquérir. Une dernière montée d'adrénaline avant de se dévoiler complètement La partie se termine en brisant les belles illusions. Tu te lèves, prend ton manteau et quitte la table en y laissant tout ce qui te restait d'espoir. Merci et à bientôt sur notre site, le n°1 mondial.

Un mégot blanc bagué de rouge sombre à son extrémité buccale fume encore dans l'arène, rouge et blanche elle aussi. La pin-up aux cheveux paille semble avoir le coeur en feu. Dans ce coin de l'atmosphère animée d'un PMU à l'heure du café, heure de pointe, Louis, sous l'impulsion des phéromones encore frais de la fumeuse, s'assoit sur la banquette au cuir centenaire vert et usé.

Les yeux ne peuvent pas croire aux corps qui viennent d'entrer. Contact. Acte +2.

Un girl's band sème son parfum autour de Louis en s'asseyant à une table près de lui.

Elles sont cinq, toutes de types différents et cependant liées entre elles par une sensualité presque agressive. L'africaine transpire la sexualité provocatrice, ses yeux sombres lances des éclairs à celles et ceux qui la regardent à l'image de son opulente poitrine difficilement soutenue par un brassard léopard en coton. La cambrure de son dos se termine par des fesses rebondies tout juste camouflées par un minuscule short taillé dans le même tissu que le brassard. D'immenses jambes brillantes comme l'ébène portent des talons aiguilles noirs, les chevilles, les poignets et les doigts sont chargés d'or, d'argent et de diamants, lui donnant l'allure d'une reine guerrière. Quand elles sont entrées, l'orient et ses mystères se trouvaient quelque peu en retrait sur la gauche de la leader noire. De ses longs ongles teintés de rouges sang partent des serpents qui s'entremêlent jusqu'au cou de la charmeuse; des serpents de henné ocre comme la terre qui l'a vu naître. Le décolleté de sa longue et légère robe orangée, soutenue par deux modestes poires qui se laissent apercevoir, s'achève sur un médaillon d'argent où se dessine la main ouverte de Fatima. Un buisson de roses sombres couvre l'ensemble de son dos dénudés. Son regard allongé par d'invisibles traits de crayon noirs appelle le voyageur. En face de Louis, deux grands yeux bleus le contemplant ingénument. Ils appartiennent à une jeune fille dont le minois est encadré de boucles blondes. La blancheur de sa peau et de sa robe en flanelle d'un autre temps, la petitesse de son nez, de sa bouche où court par instants une minuscule langue rose, de sa poitrine équilibrée, de ses mains délicates, de tout son corps, la font paraître à une poupée que l'on ose toucher de peur de la casser. Cependant ses attitudes discrètes mais évocatrices vous indiquent sans l'ombre d'un doute quand tant que poupée elle souhaite que vous jouiez avec elle. Elle même, après avoir ôté sa sandale gauche, joue avec la chaîne multicolore de la cheville asiatique qui se trouve à ses côtés.

Les cinq merveilleuses créatures qui se trouvent près de Louis – dont nous ne connaissons pour le moment que les attributs de trois d'entre elles et d'une cheville – discutent rondement sans se soucier de la présence de Louis à leurs côtés. Elles parlent d'hommes qu'elles ont connu, ou plus précisément de leurs sexualités abondantes, de la manière la plus crue, à faire rougir de désir et de peur la plupart des Don Juan que nous connaissons. Louis écoute avec avidité leurs propos et les regarde furtivement, parfois son

regard croise celui de l'une des jouvencelles. Elles se mettent alors à chuchoter et à rire avant de reprendre leur discussion tandis que Louis tente sans y parvenir de contenir la rougeur de ses joues. Il est pris d'une envie de se rendre aux toilettes.

En sortant des w.c, après s'être calmé, quelle n'est pas sa surprise de se trouver face à face avec le rêve de cuir qui se trouvait à la table des trois jeunes femmes que nous connaissons déjà. Tu viens avec nous? C'est la cinquième des amazones, une adolescente asiatique à la cheville parée d'un arc en ciel, qui lui propose l'invitation. Elle porte un pantacourt trop petit en jean bleu et un débardeur blanc sur lequel est inscrit en lettres noires, au dessus d'un coeur rouge, I want U. Louis ne sait que répondre et cherche du secours auprès du nombril percé d'améthyste que laisse voir le débardeur remonté jusqu'aux seins, minuscules et fermes. La coquine laisse le silence s'étendre et le regarde intensément, les yeux remplis de vice; seule sa tenue et la finesse de ses traits laissent croire à une adolescente. Elle humidifie doucement ses lèvres avant de lui parler d'un splendide manoir appartenant à l'un de ses amis. Il croule sous la fortune et l'oisiveté qui va avec, il aime utiliser sa richesse pour se divertir et divertir ses amis. Il organise dès le déjeuner une orgie digne de l'ancien temps avec costumes et galantes, ce serait idiot de rater l'occasion, tu as l'air si mignon. La grande brune devant laquelle se figea Louis au sortir des toilettes fait crisser le cuir de son manteau en tendant son bras vers Louis. Un doigt peint de noir et sertie d'une tête de mort caresse la joue et le menton de l'égaré pour accompagner la pétition de confiance de sa terrible et charmante propriétaire. Le désir d'une relation - de plusieurs relations! - uniquement tournées vers le plaisir personnel, prend le dessus, il accepte l'invitation avec plaisir. Les deux tentatrices sourient, le félicitent et lui certifient que sa décision fera un immense plaisir à leurs concubines – ainsi se surnomment elles entre elles. Il profite de la mini jupe en cuir, des porte-jartelles et des bas résilles de la sado-masochiste jusqu'à la rue où les attendent les trois autres jouisseuses. Ils prennent un taxi dans lequel commencent des caresses et des baisers prometteurs sous l'oeil amusé et jaloux du chauffeur. Louis ne sait pas combien de temps a passé, à cause des douceurs et des promesses de mets, de musiques et de courtisanes délicats et osés, mais les voilà devant un manoir digne d'un conte fée. Le hall où Louis et ses bienfaitrices retirent leurs costumes respire le luxe décadent et la luxure délicate. En

entrant dans la grande salle, où se trouve déjà un grand nombre d'invités, un spectacle grandiose saisit Louis... mais je garde mes fantasmes de gastronomies abondantes, de musiques grandiloquentes, de boissons envoûtantes ainsi que, bien entendu, de sexualité débridée et joyeuse avec moi pour laisser aux lectrices et lecteurs les leurs.

Baigné par une faible lumière issue d'un abat-jour en plastic bleu légèrement transparent et par l'espoir ridicule d'une rencontre hasardeuse avec la fumeuse dont le reflet sur sa droite ne s'est pas encore dissipé, Louis s'assied face à la porte-saloon bleue, elle aussi, des w.c. pour dames. Un fond de café repose sur la table rectangulaire bleue, elle aussi, dans une tasse marquée, elle aussi, par les contours rouges sombres des lèvres de sa dernière concubine. Louis entoure de sa bouche les lèvres de celle qui se trouvait là avant lui, elles portent un goût de framboise, et aspire les dernières bouffées du clope, éteignant du même coup la poitrine plastique de la pin-up.

UNE AMIE D'UN JOUR

Les battants tek gardant le sanctuaire féminin retrouvent leur position initiale au rythme de leur inertie. Contact. Acte 5. Aujourd'hui, elle a démissionné.

Les rougeurs de la colère et de la honte montent aux joues naturellement blanches d'Espérance. Elle est venue dans ce troquet pour se remettre de la démission qu'elle a déposé une demi-heure auparavant. De nombreux mois s'étaient écoulés avant qu'elle ne se décide. Envoi le devant les tribunaux, lui disait une soeur et quelques unes de ses amies: un supérieur lui faisait depuis trop longtemps des avances inadmissibles, même pour une jeune femme habituée à la violence masculine. Profite de son blé, lui disait une autre soeur et quelques unes de ses amies: le quadragénaire, beau gosse il est vrai, ne ratait pas une occasion de la provoquer de ses doigts et ses paroles salaces. Il ne s'était jamais soucié de la présence des collègues et ne se souciait même plus de celle des clients: lors du compte de la mi-journée, il était sensé surveiller la surveillante des caisses et donner un tube futuriste dans lequel partaient les billets les plus élevés en direction de l'administration. Un tuyau aérodynamique relie en effet la base du supermarché – la caisse – au sommet – le comptable. Espérance, simple caissière, avait pour mission de placer le précieux tube dans le tuyau. Sous prétexte de "l'aider" à glisser le cylindre dans la fente en PVC - malhabile qu'elle était! - son supérieur glissait ses gros doigts sur les parties du corps qu'il pouvait atteindre. Il allait parfois jusqu'à la décoiffer dans un abject ah les jolies femmes et la technologie qui la faisait rougir de honte et de colère. Et maintenant un connard se permet de boire dans sa tasse! Elle s'empare d'une des armures qui ornent les murs du bar, d'une lance et vlam! - dix secondes ont suffi pour qu'elle traverse la salle sur son fier destrier et le transperce de son arme vengeresse. La charognard n'a rien vu venir, occupée qu'il était à déguster ses restes, quasi terminés, soit, mais il ne s'agit pas de ça. Nous sommes face à une question d'honneur et de savoir vivre! La tasse n'a pas eu le temps de quitter la bouche de Louis. Il n'a pas vu venir la jeune femme qu'il espérait tant sans y croire vraiment, sa tête s'est brisée contre la vitre, comme elle-même, comme la tasse. Un acide goût de sang a remplacé dans sa bouche le goût sucré amer du café mêlé au rouge à lèvres de la cogneuse. Le visage de la pin-up le contemple apeuré avant de disparaître.

Un visage apparaît par instant, inquiet. La tête ainsi que la commissures des lèvres le font souffrir cruellement, il ne peut pas et ne veut pas quitter son obscurité indolore qui dure depuis... depuis quand déjà? Il se souvient d'un mégot, d'un fond de bière, d'un goût de framboise.

Il se souvient des ailes bleues d'un oiseau qui battent de plus en plus lentement et finissent par se rejoindre. Contact. Acte -3. Deux amants reviennent de la chasse aux papillons.

Allongés à l'ombre d'un framboisier Louis et la jeune femme coiffée de paille et vêtue d'un monokini rouge avec liseré blanc se goinfrent des baies sucrés et amers à la fois. Les fruits éclatent entre leurs dents comme de pacifiques grenades, le jus se glissent dans les bouches et gicle sur les mentons. A se voir ainsi barbouillés les bouches lancent des éclats de rire dans l'atmosphère, repris par le chant des oiseaux et le bruissement des feuilles. Le crépuscule tombe à son rythme entraînant avec lui une traîne bleue obscure. Les bras se tendent et se frôlent pour recueillir les bulles de plaisir qui se balancent au dessus d'eux. L'absence de mots laisse entendre la brise fraîche et joyeuse qui s'amuse dans les feuillages. Les rubis passent de mains en bouches, de bouche à bouche. Les coeurs enflammés tambourinent harmonieusement dans les corps enlacés, endormis par le festin, bercés par le ruisseau. Le calme règne dans l'âme de Louis avant que la tempête ne le brise.

Il doit avoir dormi une éternité, l'hiver s'est approché sans prévenir et de son contact acéré lui a percé la joue et les lèvres. Il croit ouvrir les yeux mais se rend rapidement compte de son erreur: la pin-up aux cheveux de paille est encore près de lui, assise dans son esprit embrumé, floue mais persistante, hors de son cendrier. Dans son songe, il referme les paupières. Il perçoit que le sommeil le quitte, il essaye donc de les ouvrir à nouveau. La pin-up est toujours là, il cligne plusieurs fois pour quitter de sa vue le fantôme adoré, sans succès. Il colle plus fortement les cils contre les cils, transformant son visage en un masque douloureux. Un souffle angoissé lui demande si il va bien. Les yeux

grands ouverts maintenant sont aveuglés par les lumières qui le dominent. Il cligne, plusieurs fois, le visage se contraste et devient plus nette. Elle est toujours là, il retient un cri de douleur en se pinçant la joue. Il est bel et bien réveillé, ses narines frémissent au contact de l'odeur inimitable qui l'entoure: il est allongé dans un lit d'hôpital et, face à lui, malgré l'incongruité de la chose, la pin-up du café le regarde avec ce qui semble être de l'anxiété. Il entame une nouvelle série de clignements, il retrouve la vue. Il rit malgré la douleur que cela lui procure, la pin-up n'est pas sortie de son rêve ni de son cendrier. Pourtant elle lui ressemble, en plus pâle, beaucoup plus pâle, si pâle qu'elle doit appartenir à l'hosto. A moins que le traumatisme lui a ôté un brin de mémoire, il ne la connaît pas. Une infirmière sans doute. Cependant si tel est le cas que fait-elle assise à son chevet comme si elle attendait qu'il se réveille? Son cas était-il si désespéré? C'est un fait reconnu que les hostos manquent de personnel, les média nous en parlent régulièrement, il y a les grèves et les protestations. Et pourquoi a-t-elle troquée la blouse réglementaire contre un débardeur noir? Serait-il mort? La réponse passe par l'irruption d'une décharge dans le coin de sa bouche tandis qu'il l'interroge du regard sur ses motivations, un grognement s'élève. Je suis désolé(e). Le bourdonnement dans ses oreilles ne lui permet pas de savoir qui a parlé d'elle ou de lui.

La porte s'ouvre sur une infirmière, elle s'enthousiasme devant son rétablissement et prévient qu'Espérance ne peut pas rester trop longtemps. L'heure des visites va prendre fin, Louis doit se reposer, il a été gravement touché.

LA FAMILLE D'ESPÉRANCE

L'infirmière isole l'agresseur et sa victime. Contact. Acte 6. Espérance murmure un bonjour et s'excuse à nouveau.

C'est qu'il y avait la démission... et la colère quand elle l'a vue boire dans son verre. Il apprend qu'il est resté inconscient trois heures et vingt deux minutes et qu'au moins ça lui aura servi de leçon.

- Et qu'est-ce que vous allez faire maintenant? demande Louis intéressé (avec un peu de chance il est tombé sur plus malheureux que lui, ça peut le reconforter.)

- Tu peux me tutoyer tu sais. A moins que ça vous dérange. - Non, non, pas du tout.

- Je ne sais pas ce que je vais faire. Je n'ai pas envie de déménager encore une fois. Elle se sent obligée de répondre après ce qu'elle a fait (ça ne lui fera pas de mal de se confesser à un anonyme)

- T'as souvent bougé?

- A dix huit ans, j'ai quitté ma province, bien décidé...le reste des paroles se perd dans un gloussement. Non sérieusement, après le lycée j'ai profité de l'université pour prendre une bouffée d'oxygène. J'en pouvais plus, j'étouffais... comme une envie d'indépendance. Je suis allé à *** et tout s'est passé comme prévu. Personne pour te dire où, quand, comment. Personne à charge. Les petites contraintes passaient inaperçues en comparaison du fardeau que j'avais laissé derrière moi, chez moi.

- La liberté! brille dans les yeux de Louis.

- Au début, seulement au début, puis l'ennui, encore et toujours l'ennui. Les petites contrariétés se retrouvent au centre de ta vie sans que tu ne t'en aperçoives. L'administration qui te dit le bien et le mal, les gens qui parlent dans ton dos ou les amis qui te tournent le leur. Le bruit assourdissant, les lumières incessantes, les voitures asphyxiantes. J'en ai eu vite marre de tout ça.

- Marre de quoi? De l'université? De la ville? Des gens?

- Un peu tout ça. Et j'ai cru trouver mon bonheur dans le pré. Je me souvenais avec une certaine nostalgie les petites joies de mon enfance. L'air pur, l'horizon, le temps qui coule doucement, le gazouillis du ruisseau, la cour nuptiale des oiseaux. Seule, sans compte

à rendre ni horaires à respecter, sauf celui du potager.

- La bonne bouffe du jardin, savoure la langue de Louis. Et rien à faire, pas de speed, seulement se relaxer.

- C'est stressant à force de rien faire. Et c'est chiant de voir seulement la tête de la boulangère ou des quelques hippies embrumés qui accompagne ton « retour aux sources ».

- Tu vivais dans une communauté... le reste de la phrase se perd dans un gloussement. Pardon.

- Non, mais je n'étais pas là à fuir la ville. Il a bien fallu que je me fasse un minimum de vie sociale, personne ne peut rester seule des semaines entières et leur herbe était bonne.

- Alors ? Qu'est-ce que t'as fait ? T'es retournée à l'université, déçue par l'expérience campagnarde?

- Nan, j'me suis dit que ma place n'était pas ici et j'ai commencé à voyager. D'abord les grandes villes européennes et leurs innombrables activités culturelles. Six mois par ci, trois par là, pas le temps de maîtriser la langue mais toujours de nouvelles rencontres sans prendre le temps de se poser.

- Fantastiques ! Incroyable ! Extraordinaire ! Toutes les capitales, pas le temps de s'emmerder, dit-il le cœur jaloux.

- Au début, seulement au début, puis le quotidien te rattrape. Le soleil qui se lève et qui se couche. Les gens qui passent et repassent. Les matins, les après-midi et les nuits qui se ressemblent.

- Il fallait aller ailleurs plus loin ! L'Europe en fait c'est toujours la même chose. C'est comme de quitter une blonde pour une brune, ça a l'air différent de loin, mais au fond c'est la même chose. Mais le vrai ailleurs, les autres continents, ça ça doit combler toutes les attentes, toutes les envies.

- Pas toujours tu sais. Moi aussi je croyais qu'il suffisait d'aller toujours plus loin, qu'un jour je tomberai sur mon lieu, le lieu qui me correspondait. J'ai vu les mégapoles américaines et asiatiques, les tribus africaines et polynésiennes, j'ai mangé du chien et des insectes. J'étais ouverte à tout pour être heureuse. Mais toujours ces attentes interminables dans les aéroports et les postes frontières, les fouilles et les contrôles. Chaque fois que

j'arrivais dans un nouveau pays j'avais l'impression d'être une terroriste et, une fois à l'intérieur, d'être une machine à sous ou une esclave selon mes économies.

- Ladies and gentlemen, bienvenue dans notre beau pays, prière de déposer votre argent et de faire vos valises. Profitez des prix exceptionnels que nous vous proposons, jusqu'à dix fois inférieures aux vôtres. Surtout n'oubliez pas d'en parler autour de vous, promotion pour les groupes de plus de dix personnes.

- C'est exagéré mais y a du vrai. J'y ai quand même vécu des moments inoubliables, j'ai rencontré des personnes hors du commun, de tous les horizons et pourtant...

- Pourtant tu t'es jamais arrêtée quelque part.

- Quelques temps par ici, quelques temps par là... sans but. (silence) Et je suis rentré chez moi, me poser. J'ai attendu que les choses se passent, que quelque chose se passe.

Louis, ému par la fragilité d'Espérance, imagine les mots pour la consoler. Il la voit sourire avec gratitude, le regard figé sur sa bouche à lui, d'où sortent les paroles qui font du bien. Puis il la voit se rapprocher, pour l'embrasser. Il se voit comme son chevalier servant, comme un bouclier contre la dépression et la fuite.

Le dialogue se poursuit autour de la famille, la famille d'Espérance, le côté obscur de la famille.

Une famille qui abrite de nombreux enfants et accueille ceux des autres. Ils sont parfois si nombreux que les pièces toujours bien ordonnées perdent leurs intimités.

Une famille qui identifie consciencieusement ses fils et ses filles, qui les place dans des rôles différents. Elle organise la division du travail pour l'harmonie de la tribu.

Une famille pour qui l'un pour l'autre est un leitmotiv parce que chacun doit vivre pour les autres. L'individu pour soi n'a pas d'importance, il est un rouage spécifique et irremplaçable de l'organisme familial.

Une famille pour qui les autres est le plus important, où le nouveau venu est au centre de l'attention: il est libre comme moi: il vit sous le même toit que moi: il est soumis aux mêmes règles que moi.

Une famille qui, quand elle se retrouve, quand elle organise des réceptions pour elle

même, de manière rituelle et multiforme, se lèche le cul; onaniste! De trop regarder le même planning tous les jours lui a greffer des loupes à la place des yeux, elle ne s'aperçoit que de ce qui change, de ce qui la perturbe.

Une famille qui s'aime trop!

Une famille comme toutes les familles la famille d'Espérance. Espérance, le mouton noir! L'unique poupée d'Espérance dont elle contrôle la vie. Espérance se cache dans une niche de la haie, tout au fond du jardin, loin de l'agitation et des siens. Soledad, sa poupée, est poétesse; elle écrit son enfance, seule sur sa table en bois, au milieu de son jardin à l'anglaise et de ceux qui peuplent son imaginaire fertile et désordonné. Elle court dans un bois qui recèle de surprise, au pied d'un vieux chêne elle découvre un champignon qu'elle ne connaissait pas et qui part en fumée; derrière un tronc couché par la tempête elle suit une colonie de fourmis, elle en libère quelques unes du joug monarchique. Ses parents la suivent de loin, confiant en la liberté de leur cadette. Puis elle change d'avis après quelques lignes et devient ermite. Seule au sommet de l'Atlas, elle contemple l'aurore depuis sa caverne creusée par le temps. Souvent les parents d'Espérance, un oncle ou une soeur sortent Espérance de son trou et lui confisque Soledad: elle doit aider à faire ceci ou cela, participer à la vie de la famille. Alors elle court dans la grange ou dans le grenier et se cache dans une botte de foin ou une malle. Là, à l'abris des regards, elle vit de nouvelles aventures dans la jungle ou le désert et, livrée à elle-même, lutte contre les tribus cannibales et les nomades esclavagistes. Une petite fille comme toutes les petites filles la petite Espérance.

Une infirmière, une autre, est entrée pour savoir comment il se sent et pour demander à Espérance de partir, pour qu'il se repose, les heures de visites ont pris fin depuis un bon quart d'heure déjà. Il faudra revenir demain, il lui demande de revenir le lendemain, il ne connaît personne et ne peut même pas se payer la télé, si ça ne la dérange pas ça lui ferait plaisir.

L'infirmière raccompagne Espérance et ferme sans un bruit la porte derrière elles, sans oublier de conseiller amicalement à Louis de se reposer. Contact. Acte +3. L'invalidé ferme les yeux pour échapper à la douleur.

Le témoin arrive juste à temps pour la cérémonie. Par le plus grand des hasards il n'a pas oublié les alliances. Louis transpire de nervosité, il ne sait pas s'il a fait le bon choix. Son témoin ne l'aide pas, il lui parle encore de corde autour du cou, si ce n'était pour l'enterrement et le banquet, si ça ne tenait qu'à moi... Louis pense à sa future femme, à leur lune de miel dont ils ne se sont toujours pas occupés. Dans un quart d'heure il se diront oui pour la vie mais Espérance n'est toujours pas arrivée; il fume une cigarette, de celle qui servent à se détendre sans succès. Espérance se trouve avec ses soeurs, pour les derniers ajustements de la robe. Bizarrement, elle a voulu suivre la tradition, le marié n'a pas vu la robe de la mariée, ça porte malheur. Un taxi dépose la future épouse devant la petite église de campagne - se sont ses parents qui ont choisi le lieu, il faut suivre la tradition familiale, ça porte bonheur. La famille et le proche entourage sont assis sur les bancs minuscules de Sainte Victoire. Les mères sèchent déjà leurs larmes pendant que les pères les retiennent. Ceux qui n'ont pas pu s'asseoir attendent au dehors, se présentent les uns aux autres – elle est mignonne la cousine de la mariée, non? Quel âge elle a? – et discutent le bout d' gras. Espérance gravit quelques marches, un sourire collé sur son visage toujours aussi pâle. Le chauffeur du taxi maugrée en se dirigeant vers la portière que l'une des soeurs a mal fermée, c'est toujours le même bordel, aucun respect pour celui qui bosse. La mariée s'arrête entre deux marches. Le marié se dirige devant l'autel où va avoir lieu le saint sacrement, son témoin continu de dodeliner de la tête. Le chauffeur maugrée en retournant vers son volant. Espérance tente de courir gênée par sa robe. Louis s'arrête devant l'autel, il attend sa femme et se convint qu'il a fait le bon choix malgré la tête du témoin qui dodeline à ses côtés. Espérance hésite le temps d'un soupir, la poignée dans la main. Le chauffeur de taxi passe la première et ramène la ex-future-mariée loin de son mari et des siens.

Louis se réveille en sursaut en apprenant la fuite de son épouse. Espérance se trouve à son chevet. Elle demande pour sa santé. Il demande pour ses projets. Elle apprend qu'il n'a plus de bourdonnements, qu'il se sent prêt à se libérer de l'hôpital. Il apprend qu'elle va retourner à *** et reprendre l'université, qu'elle se sent prête à se libérer de ses craintes. Espérance annonce qu'elle doit partir maintenant, que lui aussi va partir, qu'une infirmière

va passer faire le dernier examen. La bonne nouvelle donnée, elle se lève et se dirige une dernière fois vers la sortie.

- On peut se voir dans le civil?

- Je ne suis pas la femme que tu cherches.

Louis se lève à son tour pour faire un brin de toilette.

EPILOGUE

Le rideau se referme dans un zingue désagréable. Contact. Acte ∞. Le miroir regarde le malade.

Pause. Le reflet de Louis regarde à travers le miroir de l'hôpital une femme de son âge tirer le rideau derrière elle. Ses cheveux sont polychrome dans le temps: ils sont châains, bruns, ils prennent des reflets bleus qui deviennent mauves. Elle se fait des tresses rousses ou rouges sur lesquelles, tout à coup, apparaissent des perles. Les tresses se dénouent comme par magie et les cheveux raccourcissent, passent par un carré, s'ondulent et se raidissent. La chevelure se travestit avec des formes et des couleurs infinies. Pause. Le Reflet poursuit son examen minutieux d'Ève. Ils se fixent mutuellement du regard, les yeux noisette de la jeune fille virent au vert sombre. Des lunettes de soleil apparaissent sur son nez ainsi que des piercings multiples qui s'évanouissent et réapparaissent sur l'autre narine. Les lunettes noires se font lunettes de vue et laissent la place à des lentilles de contact, les yeux prennent des reflets vert clair ou bleus, parfois violets. Pause. Les branches disparaissent des oreilles, des boucles voient le jour, elles sont en argent, en or, constituées d'une simple perle ou d'un diamant discret; les oreilles se dénudent. Pause. Le cou porte un pendentif que le Reflet ne connaît pas. Face à l'étonnement de celui-ci, Ève ouvre le pendentif, il abrite deux photos et il disparaît. Un col roulé emprisonne le cou, se déroule, se transforme en décolleté. Le collier que Louis lui a offert pour leur première année de colocation s'étale sur le cou découvert, le Reflet prend conscience qu'il ne l'a pas vu depuis longtemps. Pause. Les lèvres d'Ève habillée de différentes tenues ou non se meuvent délicatement pour demander un bon petit plat préparé par son chéri. Le reflet de Louis rajoute du concentré de tomate et des tomates fraîches, du jambon de parme ainsi que du fromage de chèvre et du fromage râpé sur de la pâte à pizza – Ève a toujours tout ce qu'il faut pour faire une pizza, elle fabrique elle-même la pâte. Il prépare également un taboulé pré-cuisiné, allume des bougies et ouvre une bouteille de vin rouge. Elle trouve ça merveilleux, ils trinquent par habitude et il finit la bouteille. Pause. La main du Reflet caresse avec curiosité le visage d'Ève; elle ferme les yeux. Il retrouve la chaleur de la peau sous ses doigts et pose sa seconde main. Le Reflet traverse le miroir pour se rapprocher

d'elle. Une fois dans les bras d'Ève, il tourne la tête pour se contempler dans la glace, Louis, un chat noir dans les bras, lui sourit. Pause. Louis de sa main libre ôte les pansements pour voir ses déchirures, elles provoquent une irritation intolérable et pourtant il ne les voit pas dans le miroir. Il regarde Ève dans les bras du Reflet, il tente de sourire mais ses joues le brûlent; il n'y a pas de rougeurs sur le visage du Reflet, il semble que les meurtrissures aient disparu. Pause. Louis tend la main vers le miroir et touche celle de son reflet, les deux mains se confondent. Il approche ses lèvres pour embrasser sa femme, il rencontre son reflet, leurs bouches se touchent et se mêlent. Petit à petit, Louis entre totalement dans son reflet. Pause. Dans le miroir il y a Ève, un chat noir contre son coeur, elle leur sourit.

Louis sort de la salle d'eau et se recouche, heureux. Il attend que l'infirmière vienne passer le dernier examen et lui dise de rentrer chez lui. Les images de voyage de noces fusent au rythme de son émotion, vite, trop vite.